FRC 2 .1567 5a

CONVENTION NATIONALE.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Case
FRC
19416

RAPPORT

Sur la néceſſité & les moyens d'anéantir le patois, & d'univerſaliſer l'uſage de la langue françaiſe,

PAR GRÉGOIRE;

Séance du 16 prairial, l'an deuxième de la République une & indiviſible;

Suivi du Décret de la Convention nationale.

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE,

Et envoyés aux autorités conſtituées, aux ſociétés populaires, & à toutes les communes de la République.

LA langue françaiſe a conquis l'eſtime de l'Europe, & depuis un ſiècle elle y eſt claſſique : mon but n'eſt pas d'aſſigner les cauſes qui lui ont aſſuré cette prérogative. Il y a dix ans qu'au ſond de l'Allemagne (à Berlin) on diſcuta ſavamment cette queſtion, qui, ſuivant l'expreſſion d'un écrivain, eût flatté l'orgueil de Rome

THE NEWBERRY
LIBRARY

empreſſée à la conſacrer dans ſon hiſtoire comme une de ſes belles époques. On connoît les tentatives de la politique romaine pour univerſaliſer ſa langue : elle défendoit d'en employer d'autre pour haranguer les ambaſſadeurs étrangers, pour négocier avec eux ; & malgré ſes efforts, elle n'obtint qu'imparfaitement ce qu'un aſſentiment libre accorde à la langue françaiſe. On ſait qu'en 1774 elle ſervit à rédiger le traité entre les Turcs & les Ruſſes. Depuis la paix de Nimégue elle a été proſtituée, pour ainſi dire, aux intrigues des cabinets de l'Europe. Dans ſa marche claire & méthodique, la penſée ſe déroule facilement ; c'eſt ce qui lui donne un caractère de raiſon, de probité, que les fourbes eux-mêmes trouvent plus propre à les garantir des ruſes diplomatiques.

Si notre idiôme a reçu un tel accueil des tyrans & des cours, à qui la France monarchique donnoit des théâtres, des pompons, des modes & des manières, quel accueil ne doit-il pas ſe promettre de la part des peuples, à qui la France républicaine révèle leurs droits en leur ouvrant la route de la liberté ?

Mais cet idiôme, admis dans les tranſactions politiques, uſité dans pluſieurs villes d'Allemagne, d'Italie, des Pays-Bas, dans une partie du pays de Liége, du Luxembourg, de la Suiſſe, même dans le Canada & ſur les bords du Miſſiſſipi, par quelle fatalité eſt-il encore ignoré d'une très-grande partie des Français ?

A travers toutes les révolutions, le celtique qui fut le premier idiôme de l'Europe, s'eſt maintenu dans une contrée de la France, & dans quelques cantons des îles britanniques. On ſait que les Gallois, les Cornoualliens & les Bas-Bretons s'entendent : cette langue indigène éprouva des modifications ſucceſſives. Les Phocéens fondèrent, il y a vingt-quatre ſiècles, de brillantes colonies ſur les bords de la Méditerranée ; & dans une chanſon des environs de Marſeille, on a trouvé récemment des fragmens grecs d'une ode de Pindare ſur les vendanges. Les Carthaginois franchirent les Pyrénées, & Polybe nous dit que beaucoup de Gaulois apprirent le punique pour converſer avec les ſoldats d'Annibal.

Du joug des Romains, la Gaule paſſa ſous la domination des Francs. Les Alains, les Goths, les Arabes & les Anglais, après y avoir pénétré tour-à-tour, en furent chaſſés ; & notre langue, ainſi que les divers dialectes uſités en France, portent encore les empreintes du paſſage ou du ſéjour de ces divers peuples.

La féodalité qui vint enſuite morceler ce beau pays, y conſerva ſoigneuſement cette diſparité d'idiômes comme un moyen de reconnoître, de reſſaiſir les ſerfs fugitifs & de river leurs chaînes. Actuellement encore l'étendue territoriale où certains patois ſont uſités, eſt déterminée par les limites de l'ancienne domination féodale. C'eſt ce qui explique la preſqu'identité des patois [illegible]

lon & de Nancy, qui ſont à 40 lieues de diſtance, & qui furent jadis ſoumis aux mêmes tyrans, tandis que le dialecte de Metz, ſitué à quelques lieues de Nancy, en diffère beaucoup, parce que pendant pluſieurs ſiècles le pays Meſſin, organiſé dans une forme preſque républicaine, fut en guerre continuelle avec la Lorraine.

Il n'y a qu'environ quinze départemens de l'intérieur où la langue françaiſe ſoit excluſivement parlée. Encore y éprouve-t-elle des altérations ſenſibles, ſoit dans la prononciation, ſoit par l'emploi de termes impropres & ſurannés, ſur-tout vers Sancerre, où l'on retrouve une partie des expreſſions de Rabelais, Amyot & Montagne.

Nous n'avons plus de provinces, & nous avons encore environ trente patois qui en rappellent les noms.

Peut-être n'eſt-il pas inutile d'en faire l'énumération : Le bas-breton, le normand, le picard, le rouchi ou walbon, le flamand, le champenois, le meſſin, le lorrain, le franc-comtois, le bourguignon, le breſſan, le lyonnais, le dauphinois, l'auvergnat, le poitevin, le limouſin, le picard, le provençal, le languedocien, le velayen, le catalan, le béarnois, le baſque, le rouergat & le gaſcon; ce dernier ſeul eſt parlé ſur une ſurface de 60 lieues en tout ſens.

Au nombre des patois, on doit placer encore l'italien de la Corſe, des Alpes-Maritimes, & l'allemand des Haut- & Bas-Rhin, parce que ces deux idiômes y ſont très-dégénérés.

Enfin, les Nègres de nos colonies, dont vous avez fait des hommes, ont une eſpèce d'idiôme pauvre comme celui des Hottentots, comme la langue franque, qui, dans tous les verbes, ne connoît guères que l'infinitif.

Pluſieurs de ces dialectes, à la vérité, ſont génériquement les mêmes; ils ont un fonds de phyſionomie reſſemblante, & ſeulement quelques traits métis tellement nuancés, que des villages voiſins, que les divers fauxbourgs d'une même commune, telles que Salins & Commune-Affranchie, offrent des variantes.

Cette diſparité s'eſt conſervée d'une manière plus tranchante dans des villages ſitués ſur les bords oppoſés d'une rivière, où à défaut de pont, les communications étoient autrefois plus rares. Le paſſage de Strasbourg à Breſt eſt actuellement plus facile que ne l'étoient jadis certaines courſes de vingt lieues; & l'on cite encore vers St.-Claude, dans le département du Jura, des teſtamens faits (eſt-il dit), *à la veille d'un grand voyage*; car il s'agiſſoit d'aller à Beſançon, qui étoit la capitale de la province.

On peut aſſurer ſans exagération qu'au moins ſix millions de Français, ſur-tout dans les campagnes, ignorent la langue nationale;

qu'un nombre égal eſt à-peu-près incapable de ſoutenir une converſation ſuivie ; qu'en dernier réſultat, le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions ; & probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement eſt encore moindre.

Ainſi, avec trente patois différens, nous ſommes encore, pour le langage, à la tour de Babel, tandis que pour la liberté nous formons l'avant-garde des nations.

Quoiqu'il y ait poſſibilité de diminuer le nombre des idiômes reçus en Europe, l'état politique du globe bannit l'eſpérance de ramener les peuples à une langue commune. Cette conception, formée par quelques écrivains, eſt également hardie & chimérique. Une langue univerſelle eſt dans ſon genre ce que la pierre philoſophale eſt en chimie.

Mais au moins on peut uniformer le langage d'une grande nation, de manière que tous les citoyens qui la compoſent, puiſſent ſans obſtacle ſe communiquer leurs penſées. Cette entrepriſe, qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple, eſt digne du peuple français, qui centraliſe toutes les branches de l'organiſation ſociale, & qui doit être jaloux de conſacrer au plutôt, dans une République une & indiviſible, l'uſage unique & invariable de la langue de la liberté.

Sur le rapport de ſon comité de ſalut public, la Convention nationale décréta, le 8 pluviôſe, qu'il ſeroit établi des inſtituteurs pour enſeigner notre langue dans les départemens où elle eſt moins connue. Cette meſure, très-ſalutaire, mais qui ne s'étend pas à tous ceux où l'on parle patois, doit être ſecondée par le zèle des citoyens. La voix douce de la perſuaſion peut accélérer l'époque où ces idiômes féodaux auront diſparu. Un des moyens les plus efficaces peut-être pour électriſer les citoyens, c'eſt de leur prouver que la connoiſſance & l'uſage de la langue nationale importent à la conſervation de la liberté. Aux vrais républicains, il ſuffit de montrer le bien ; on eſt diſpenſé de le leur commander.

Les deux ſciences les plus utiles & les plus négligées ſont la culture de l'homme & celle de la terre : perſonne n'a mieux ſenti le prix de l'une & de l'autre que nos frères les Américains, chez qui tout le monde ſait lire, écrire & parler la langue nationale.

L'homme ſauvage n'eſt, pour ainſi dire, qu'ébauché : en Europe, l'homme civiliſé eſt pire ; il eſt dégradé.

La réſurrection de la France s'eſt opérée d'une manière impoſante ; elle ſe ſoutient avec majeſté : mais le retour d'un peuple à la liberté ne peut en conſolider l'exiſtence que par les mœurs & les lumières. Avouons qu'il nous reſte beaucoup à faire à cet égard.

Tous les membres du ſouverain ſont admiſſibles à toutes les

places ; il eſt à deſirer que tous puiſſent ſucceſſivement les remplir, & retourner à leurs profeſſions agricoles ou mécaniques. Cet état de choſes nous préſente l'alternative ſuivante : Si ces places ſont occupées par des hommes incapables de s'énoncer, d'écrire correctement dans la langue nationale, les droits des citoyens ſeront-ils bien garantis par des actes dont la rédaction préſentera l'impropriété des termes, l'imprécision des idées, en un mot, tous les ſymptômes de l'ignorance ? Si au contraire cette ignorance exclut des places, bientôt renaîtra cette ariſtocratie qui jadis employoit le patois pour montrer ſon affabilité protectrice à ceux qu'on appeloit inſolemment *les petites gens*. Bientôt la ſociété ſera rémpliſſée de *gens comme il faut* ; la liberté des ſuffrages ſera reſtreinte, les cabales ſeront plus faciles à nouer, plus difficiles à rompre ; &, par le fait, entre deux claſſes ſéparées s'établira une ſorte d'hiérarchie. Ainſi l'ignorance de la langue compromettroit le bonheur ſocial, ou détruiroit l'égalité.

Le peuple doit connoître les lois pour les ſanctionner & leur obéir ; & telle étoit l'ignorance de quelques communes dans les premières époques de la révolution, que confondant toutes les notions, aſſociant des idées incohérentes & abſurdes, elles s'étoient perſuadé que le mot *décret* ſignifioit un *décret de priſe de corps* ; qu'en conſéquence devoit intervenir un décret pour tuer tous les ci-devant privilégiés ; & l'on m'écrivoit à ce ſujet une anecdote qui ſeroit plaiſante, ſi elle n'étoit déplorable. Dans une commune les citoyens diſoient : « Ce ſeroit pourtant bien dur de tuer » M. Geffry ; mais au moins il ne faudroit pas le faire ſouffrir ». Dans cette anecdote, à travers l'enveloppe de l'ignorance, on voit percer le ſentiment naïf d'hommes qui d'avance calculent les moyens de concilier l'humanité avec l'obéiſſance.

Propoſerez-vous de ſuppléer à cette ignorance par des traductions ? alors vous mulipliez les dépenſes : en compliquant les rouages politiques, vous en ralentiſſez le mouvement. Ajoutons que la majeure partie des dialectes vulgaires réſiſtent à la traduction, ou n'en promettent que d'infidèles. Si dans notre langue la partie politique eſt à peine créée, que peut-elle être dans des idiômes dont les uns abondent à la vérité en expreſſions ſentimentales, pour peindre les douces effuſions du cœur, mais ſont abſolument dénués de termes relatifs à la politique ; les autres ſont des jargons lourds & groſſiers, ſans ſyntaxe déterminée, parce que la langue eſt toujours la meſure du génie d'un peuple : les mots ne croiſſent qu'avec la progreſſion ſi des idées & des beſoins. Leibnitz avoit raiſon : les mots ſont les lettres de change de l'entendement ; ſi donc il acquiert de nouvelles idées, il lui faut des termes nouveaux ; ſans quoi l'équilibre ſeroit rompu. Plutôt que d'abandonner cette fabrication aux caprices de l'ignorance, il vaut mieux certainement lui donner votre langue ;

d'ailleurs, l'homme des campagnes, peu accoutumé à généraliser ses idées, manquera toujours de termes abstraits; & cette inévitable pauvreté du langage qui resserre l'esprit, mutilera vos adresses & vos décrets, si même elle ne les rend intraduisibles.

Cette disparité de dialectes a souvent contrarié les opérations de vos commissaires dans les départemens. Ceux qui se trouvoient aux Pyrénées-Orientales en octobre 1792 vous écrivoient que, chez les Basques, peuple doux & brave, un grand nombre étoit accessible au fanatisme, parce que l'idiôme est un obstacle à la propagation des lumières. La même chose est arrivée dans d'autres départemens, où des scélérats fondoient sur l'ignorance de notre langue, le succès de leurs machinations contre-révolutionnaires.

C'est sur-tout vers nos frontières que les dialectes, communs aux peuples des limites opposées, établissent avec nos ennemis des relations dangereuses, tandis que dans l'étendue de la République tant de jargons sont autant de barrières qui gênent les mouvemens du commerce, & atténuent les relations sociales. Par l'influence respective des mœurs sur le langage, du langage sur les mœurs; ils empêchent l'amalgame politique, & d'un seul peuple en font trente. Cette observation acquiert un grand poids, si l'on considère que, faute de s'entendre, tant d'hommes se sont égorgés, & que souvent les querelles sanguinaires des nations, comme les querelles ridicules des scholastiques, n'ont été que de véritables logomachies. Il faut donc que l'unité de langue entre les enfans de la même famille éteigne les restes des préventions résultantes des anciennes divisions provinciales, & resserre les liens d'amitié qui doivent unir des frères.

Des considérations d'un autre genre viennent à l'appui de nos raisonnemens. Toutes les erreurs se tiennent comme toutes les vérités : les préjugés les plus absurdes peuvent entraîner les conséquences les plus funestes. Dans quelques cantons, ces préjugés sont affoiblis; mais dans la plupart des campagnes ils exercent encore leur empire. Un enfant ne tombe pas en convulsion, la contagion ne frappe pas une étable, sans faire naître l'idée qu'on a *jeté un sort* : c'est le terme. Si dans le voisinage il est quelque fripon connu sous le nom de *devin*, la crédulité va lui porter son argent, & des soupçons personnels font éclater des vengeances. Il suffiroit de remonter à très-peu d'années, pour trouver des assassinats commis sous prétexte de maléfice.

Les erreurs antiques ne font-elles donc que changer de formes en parcourant les siècles? Que du temps de Virgile on ait supposé aux magiciennes de Thessalie la puissance d'obscurcir le soleil & de jeter la lune dans un puits; que dix-huit siècles après on ait cru pouvoir évoquer le diable; je ne vois là que des inepties diversement modifiées.

En veut-on un exemple plus frappant? Le génie noir chez les Celtes ; *plus noir que la poix*, dit l'Edda ; l'*éphialtes* des Grecs, les *lémures* des Romains, les *incubes* du moyen âge, le *ſotré* vers Lunéville, le *drac* dans le ci-devant Languedoc, le *chaoucebreille* dans quelques coins de la ci-devant Gaſcogne, ſont depuis 40 ſiècles le texte de mille contes puérils, pour expliquer ce que les médecins nomment le *cochemar*.

Les Romains croyoient qu'il étoit dangereux de ſe marier au mois de mai ; cette idée s'eſt perpétuée chez les Juifs ; Aſtruc l'a retrouvée dans le ci-devant Languedoc.

Actuellement encore les cultivateurs, pour la plupart, sont infatués de toutes les idées ſuperſtitieuſes que des auteurs anciens, eſtimables d'ailleurs, comme Ariſtote, Elien, Pline & Columelle, ont conſignées dans leurs écrits : tel eſt un prétendu ſecret pour faire périr les inſectes, qui des Grecs eſt paſſé aux Romains, & que nos faiſeurs de maiſons ruſtiques ont répété. C'eſt ſur-tout l'ignorance de l'idiôme national qui tient tant d'individus à une grande diſtance de la vérité : cependant ſi vous ne les mettez en communication directe avec les hommes & les livres, leurs erreurs accumulées, enracinées depuis des ſiècles, ſeront indeſtructibles.

Pour perfectionner l'agriculture, & toutes les branches de l'economie rurale ſi arriérées chez nous, la connoiſſance de la langue nationale eſt également indiſpenſable. Rozier obſerve que, d'un village à l'autre, les cultivateurs ne s'entendent pas : après cela, dit-il, comment les auteurs qui traitent de la vigne, prétendent-ils qu'on les entendra ? Pour fortifier ſon obſervation, j'ajoute que, dans quelques contrées méridionales de la France, le même cep de vigne a trente noms différens. Il en eſt de même de l'art nautique, de l'extraction des minéraux, des inſtrumens ruraux, des maladies, des grains & ſpécialement des plantes. Sur ce dernier article, la nomenclature varie non-ſeulement dans des localités très-voiſines, mais encore dans des époques très-rapprochées. Le botaniſte Villars, qui en donne pluſieurs preuves, cite Sollier qui, plus que perſonne, ayant fait des recherches, dans les villages, ſur les dénominations vulgaires des végétaux, n'en a trouvé qu'une centaine bien nommés. Il en réſulte que les livres les plus uſuels ſont ſouvent inintelligibles pour le citoyens des campagnes.

Il faut donc, en révolutionnant les arts, uniformer leur idiôme technique ; il faut que les connoiſſances diſſéminées éclairent toute la ſurface du territoire français ; ſemblables à ces réverbères qui ſagement diſtribués dans toutes les parties d'une cité, y répartiſſent la lumière. Un poëte a dit :

Peut-être qu'un Lycurgue, un Cicéron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe ou maire de village.

Les développemens du génie atteſteront cette vérité, & prouveront que ſur-tout parmi les hommes de la nature ſe trouvent les grands hommes.

Les relations des voyageurs étrangers inſiſtent ſur le déſagrément qu'ils éprouvoient de ne pouvoir recueillir des renſeignemens dans les parties de la France, où le peuple ne parle pas français. Ils nous comparent malignement aux Iſlandais qui, au milieu des frimats d'une région ſauvage, connoiſſent tous l'hiſtoire de leur pays, afin de nous donner le déſavantage du parallèle. Un Anglois, dans un écrit qui décèle ſouvent la jalouſie, s'égaie ſur le compte d'un marchand qui lui demandoit ſi en Angleterre il y avoit des arbres & des rivières, & à qui il perſuada que d'ici à la Chine, il y avoit environ 200 lieues. Les Français, ſi redoutables aux Anglais par leurs baïonnettes, doivent leur prouver encore qu'ils ont ſur eux la ſupériorité du génie, comme celle de la loyauté : il leur ſuffit de vouloir.

Quelques objections m'ont été faites ſur l'utilité du plan que je propoſe. Je vais les diſcuter.

Penſez-vous, m'a-t-on dit, que les Français méridionaux ſe réſoudront facilement à quitter un langage qu'ils chériſſent par habitude & par ſentiment ? Leurs dialectes, appropriés au génie d'un peuple qui penſe vivement & s'exprime de même, ont une ſyntaxe où l'on rencontre moins d'anomalie que dans notre langue. Par leurs richeſſes & leurs proſodies éclatantes, ils rivaliſent avec la douceur de l'italien & la gravité de l'eſpagnol : & probablement, au lieu de la langue des Trouvères, nous parlerions celle des Troubadours, ſi Paris, le centre du gouvernement, avoit été ſitué ſur la rive gauche de la Loire.

Ceux qui nous font cette objection ne prétendent pas ſans doute que d'Aſtros & Goudouli ſoutiendront le parallèle avec Paſcal, Fénélon & Jean-Jacques. L'Europe a prononcé ſur cette langue, qui tour à tour embellie par la main des Grâces, inſinue dans les cœurs les charmes de la vertu, ou qui, faiſant retentir les accens fiers de la liberté, porte l'effroi dans le repaire des tyrans. Ne faiſons point à nos frères du Midi l'injure de penſer qu'ils repouſſeront aucune idée utile à la patrie : ils ont abjuré & combattu le fédéraliſme politique ; ils combattront avec la même énergie celui des idiômes. Notre langue & nos cœurs doivent être à l'uniſſon.

Cependant la connoiſſance des dialectes peut jeter du jour ſur quelques monumens du moyen âge. L'hiſtoire & les langues ſe prêtent un ſecours mutuel pour juger les habitudes & le génie

d'un peuple vertueux ou corrompu, commerçant, navigateur ou agricole. La filiation des termes conduit à celle des idées; par la comparaiſon des mots radicaux, des uſages, des formules philoſophiques ou proverbes, qui ſont les fruits de l'expérience, on remonte à l'origine des nations.

L'hiſtoire étymologique des langues, dit le célèbre Sulzer, ſeroit la meilleure hiſtoire des progrès de l'eſprit humain. Les recherches de Peloutier, Boohart, Gebelin, Bochat, Lebrigand, &c. ont déja révélé des faits aſſez étonnans pour éveiller la curioſité & ſe promettre de grands réſultats. Les rapports de l'allemand au perſan, du ſuédois à l'hébreu, de la langue baſque à celle du Malabar, de celle-ci à celle des Bohémiens errans, de celle du pays de Vaud à l'irlandais, la preſqu'identité de l'irlandais qui a l'alphabet de Cadmus, compoſé de 17 lettres, avec le punique, ſon analogie avec l'ancien celtique qui, conſervé traditionnellement dans le nord de l'Ecoſſe, nous a tranſmis les chefs-d'œuvre d'Oſſian; les rapports démontrés entre les langues de l'ancien & du nouveau monde, en établiſſant l'affinité des peuples par celle des idiômes, prouveront d'une manière irréfragable l'unité primitive de la famille humaine & de ſon langage, & par la réunion d'un petit nombre d'élémens connus, rapprocheront les langues, en faciliteront l'étude & en diminueront le nombre.

Ainſi la philoſophie qui promène ſon flambeau dans toute la ſphère des connoiſſances humaines, ne croira pas indigne d'elle de deſcendre à l'examen des patois; & dans ce moment favorable pour révolutionner notre langue, elle leur dérobera peut-être des expreſſions enflammées, des tours naïfs qui nous manquent. Elle puiſera ſur-tout dans le provençal qui eſt encore rempli d'helléniſmes, & que les Anglais même, mais ſur-tout les Italiens, ont mis ſi ſouvent à contribution.

Preſque tous les idiômes ruſtiques ont des ouvrages qui jouiſſent d'une certaine réputation. Déjà la commiſſion des arts, dans ſon inſtruction, a recommandé de recueillir ces monumens imprimés ou manuſcrits; il faut chercher des perles juſques dans le fumier d'Ennius.

Une objection plus grave en apparence contre la deſtruction des dialectes ruſtiques, eſt la crainte de voir les mœurs s'altérer dans les campagnes. On cite ſpécialement le *Haut-Pont*, qui, à la porte de Saint-Omer, préſente une colonie laborieuſe de trois mille individus, diſtingués par leurs habits courts à la manière des Gaulois, par leurs uſages, leur idiôme, & ſur-tout par cette probité patriarchale & cette ſimplicité du premier âge.

Comme rien ne peut compenſer la perte des mœurs, il n'y a pas à balancer pour le choix entre le vice éclairé & l'ignorance vertueuſe. L'objection eût été inſoluble ſous le règne du deſpotime. Dans une

monarchie, le scandale des palais insulte à la misère des cabanes, & comme il y a des gens qui ont trop, nécessairement d'autres ont trop peu. Le luxe & l'orgueil de tyranneaux prêtres, nobles, financiers, gens du barreau & autres enlevoient une foule d'individus à l'agriculture & aux arts.

De là cette multitude de femmes-de-chambre, de valets-de-chambre, de laquais, qui reportoient ensuite dans leurs hameaux des manières moins gauches, un langage moins rustre, mais une dépravation contagieuse qui gangrenoit les villages. De tous les individus qui après avoir habité les villes, retournoient sous le toit paternel, il n'y avoit guères de bons que les vieux soldats.

Le régime républicain a opéré la suppression de toutes les castes parasites, le rapprochement des fortunes, le nivellement des conditions. Dans la crainte d'une dégénération morale, des familles nombreuses d'estimables campagnards avoient pour maxime de n'épouser que dans leur parenté. Cet isolement n'aura plus lieu, parce qu'il n'y a plus en France qu'une seule famille. Ainsi la forme nouvelle de notre gouvernement & l'austérité de nos principes repoussent toute parité entre l'ancien & le nouvel état des choses. La population refluera dans les campagnes, & les grandes communes ne seront plus des foyers putrides, d'où sans cesse la fainéantise & l'opulence exhaloient le crime. C'est-là sur-tout que les ressorts moraux doivent avoir plus d'élasticité. Des mœurs! sans elles point de République, & sans République point de mœurs.

Tout ce qu'on vient de lire appelle la conclusion que, pour extirper tous les préjugés, développer toutes les vérités, tous les talens, toutes les vertus, fondre tous les citoyens dans la masse nationale, simplifier le mécanisme & faciliter le jeu de la machine politique, il faut identité de langage. Le temps amènera sans doute d'autres réformes nécessaires dans le costume, les manières & les usages. Je ne citerai que celui d'ôter le chapeau pour saluer, qui devroit être remplacé par une forme moins gênante & plus expressive.

En avouant l'utilité d'anéantir les patois, quelques personnes en contestent la possibilité : elles se fondent sur la tenacité du peuple dans ses usages. On m'allègue les Morlaques qui ne mangeoient pas de veau il y a 14 siècles, & qui sont restés fidèles à cette abstinence; les Grecs, chez qui, selon Guys, se conserve avec éclat la danse décrite, il y a trois mille ans, par Homère dans son bouclier d'Achille.

On cite Tournefort, au rapport duquel les Juifs de Prusе en Natolie, descendans de ceux qui depuis long-temps avoient été chassés d'Espagne, parloient espagnol comme à Madrid. On cite les protestans réfugiés à la révocation de l'édit de Nantes, dont la

postérité a tellement conservé l'idiôme local, que dans la Hesse & le Brandebourg, on retrouve les patois gascon & picard.

Je crois avoir établi que l'unité d'idiôme est une partie intégrante de la révolution ; & dès-lors plus on m'opposera de difficultés, plus on me prouvera la nécessité d'opposer des moyens pour les combattre. Dût-on n'obtenir qu'un demi-succès, mieux vaudroit encore faire un peu de bien que de n'en point faire. Mais répondre par des faits, c'est répondre péremptoirement ; & tous ceux qui ont medité sur la manière dont les langues naissent, vieillissent & meurent, regarderont la réussite comme infaillible.

Il y a un siècle qu'à Dieuse un homme fut exclus d'une place publique parce qu'il ignoroit l'allemand, & cette langue est déjà repoussée à grande distance au-delà de cette commune. Il y a cinquante ans que dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* Papillon disoit, en parlant des noëls de la Monnoie : « Ils conserveront le sou-» venir d'un idiôme qui commence à se perdre comme la plupart » des autres patois de la France ». Papon a remarqué la même chose dans la ci-devant Provence. L'usage de prêcher en patois s'étoit conservé dans quelques contrées. Mais cet usage diminuoit sensiblement ; il s'étoit même éteint dans quelques communes, comme à Limoges. Il y a une vingtaine d'années qu'à Périgueux il étoit encore honteux de *francimander*, c'est-à-dire, de parler français. L'opinion a tellement changé, que bientôt sans doute il y sera honteux de s'énoncer autrement. Par-tout ces dialectes se dégrossissent, se rapprochent de la langue nationale ; cette vérité résulte des renseignemens que m'ont adressés beaucoup de sociétés populaires.

Déjà la révolution a fait passer un certain nombre de mots français dans tous les départemens, où ils sont presque universellement connus, & la nouvelle distribution du territoire a établi de nouveaux rapports qui contribuent à propager la langue nationale.

La suppression de la dîme, de la féodalité, du droit coutumier, l'établissement du nouveau système des poids & mesures entraînent l'anéantissement d'une multitude de termes qui n'étoient que d'un usage local.

Le style gothique de la chicane a presque entièrement disparu, & sans doute le code civil en secouera les derniers lambeaux.

En génénal dans nos bataillons on parle français, & cette masse de républicains qui en aura contracté l'usage, le répandra dans ses foyers. Par l'effet de la révolution, beaucoup de ci-devant citadins iront cultiver leurs terres ; il y aura plus d'aisance dans les campagnes ; on ouvrira des canaux & des routes ; on prendra, pour la première fois, des mesures efficaces pour améliorer les chemins vicinaux ; les fêtes nationales, en contribuant à détruire les tripots, les jeux de hasard qui sont l'école des fripons & qui ont dé-

solé tant de familles, donneront au peuple des plaisirs dignes de lui : l'action combinée de ces opérations diverses doit tourner au profit de la langue française.

Quelques moyens moraux, & qui ne sont pas l'objet d'une loi, peuvent encore accélérer la destruction des patois.

Le 14 janvier 1790, l'Assemblée constituante ordonna de traduire ses décrets en dialectes vulgaires. Le tyran n'eut garde de faire une chose qu'il croyoit utile à la liberté. Au commencement de sa session, la Convention nationale s'occupa du même objet. Cependant j'observerai que, si cette traduction est utile, il est un terme où cette mesure doit cesser ; car ce seroit prolonger l'existence des dialectes que nous voulons proscrire, & s'il faut encore en faire usage, que ce soit pour exhorter le peuple à les abandonner.

Associez à vos travaux ce petit nombre d'écrivains qui rehaussent leurs talens par le républicanisme. Répandez avec profusion, dans les campagnes sur-tout, non de gros livres (communément ils épouvantent le goût & la raison) mais une foule d'opuscules patriotiques, qui contiendront des notions simples & lumineuses, que puisse saisir l'homme à conception lente, & dont les idées sont obtuses ; qu'il y ait de ces opuscules sur tous les objets relatifs à la politique, & aux arts, dont j'ai déja observé qu'il falloit uniformer la nomenclature. C'est la partie la plus négligée de notre langue : car malgré les réclamations de Leibnitz, la ci-devant Académie française, à l'imitation de celle *della Crusca*, ne jugea pas à-propos d'embrasser cet objet dans la confection de son dictionnaire, qui en a toujours fait desirer un autre.

Je voudrois des opuscules sur la méotéorologie, qui est d'une application immédiate à l'agriculture. Elle est d'autant plus nécessaire, que jusqu'ici le campagnard, gouverné par les sottises astrologiques, n'ose encore faucher son pré sans la permission de l'almanach.

J'en voudrois même sur la physique élémentaire. Ce moyen est propre à flétrir une foule de préjugés ; & puisque inévitablement l'homme des campagnes se formera une idée sur la configuration de la terre, pourquoi, dit quelqu'un, ne pas lui donner la véritable ? Répétons-le : *toutes les erreurs se donnent la main, comme toutes les vérités.*

De bons journaux sont une mesure d'autant plus efficace, que chacun les lit ; & l'on voit avec intérêt les marchandes à la halle, les ouvriers dans les ateliers, se cotiser pour les acheter, & de concert faire la tâche de celui qui lit.

Les journalistes (qui devroient donner plus à la partie morale) exercent une sorte de magistrature d'opinion propre à seconder nos vues, en les reproduisant sous les yeux des lecteurs ;

leur zèle à cet égard nous donnera de nouveau la mesure de leur patriotisme.

Parmi les formes variées des ouvrages que nous proposons, celle du dialogue peut être avantageusement employée. On sait combien elle a contribué au succès des *magasins des enfans*, *des adolescens*, *&c.*

Sur-tout qu'on n'oublie pas d'y mêler de l'historique. Les anecdotes sont le véhicule du principe, & sans cela il échappera. L'importance de cette observation sera sentie par tous ceux qui connoissent le régime des campagnes. Outre l'avantage de fixer les idées dans l'esprit d'un homme peu cultivé, par-là, vous mettez en jeu son amour-propre, en lui donnant un moyen d'alimenter la conversation; sinon quelque plat orateur s'en empare, pour répéter tous les contes puérils de la bibliothèque bleue, des commères & du sabat, & l'on ose d'autant moins le contredire que c'est presque toujours un vieillard qui assure avoir ouï, vu & touché.

Le fruit des lectures utiles en donnera le goût; & bientôt seront vouées au mépris ces brochures souillées de lubricité ou d'imprécations convulsives qui exaltent les passions, au lieu d'éclairer la raison; & même ces ouvrages prétendus moraux dont actuellement on nous inonde, qui sont inspirés par l'amour du bien, mais à la rédaction desquels n'ont présidé ni le goût ni la philosophie.

Au risque d'essuyer des sarcasmes, dont il vaut mieux être l'objet que l'auteur, ne craignons pas de dire que les chansons, les poésies lyriques importent également à la propagation de la langue & du patriotisme : ce moyen est d'autant plus efficace, que la construction symétrique des vers favorise la mémoire; elle y place le mot & la chose.

Il étoit bien pénétré de cette vérité, ce peuple harmonieux, pour ainsi dire, chez qui la musique étoit un ressort entre les mains de la politique. Chrysippe ne crut pas se ravaler en faisant des chansons pour les nourrices. Platon leur ordonne d'en enseigner aux enfans. La Grèce en avoit pour toutes les grandes époques de la vie & des saisons, pour la naissance, les noces, les funérailles, la moisson, les vendanges; sur-tout elle en avoit pour célébrer la liberté. La chanson d'Harmodius & d'Aristogiton qu'Athénée nous a conservée, étoit chez eux ce qu'est parmi nous l'air des Marseillois : & pourquoi le comité d'instruction publique ne seroit-il pas, dans ce genre, un triage avoué par le goût & le patriotisme ?

Des chansons historiques & descriptives, qui ont la marche sentimentale de la romance, ont pour les citoyens des campagnes un

charme particulier. N'eſt-ce pas là l'unique mérite de cette ſtrophe mal agencée, qui fait fondre en larmes les negres de l'île de Saint-Vincent ? C'eſt une romance qui faiſoit pleurer les bons Morlaques, quoique le voyageur Fortis, avec une ame ſenſible, n'en fût pas affecté. C'eſt là ce qui fit le ſuccès de *Géneviève du Brabant*, & qui aſſurera celui d'une pièce attendriſſante de Berquin. Avez-vous entendu les échos de la Suiſſe répéter, dans les montagnes, les airs dans leſquels Lavater célèbre les fondateurs de la liberté helvétique ? Voyez ſi l'enthouſiaſme qu'inſpirent ces chants républicains, n'eſt pas bien ſupérieur aux tons langoureux des Barcaroles de Veniſe, lorſqu'ils répètent les octaves galantes du Taſſe.

Subſtituons donc des couplets rians & décens à ces ſtances impures ou ridicules, dont un vrai citoyen doit craindre de ſouiller ſa bouche ; que ſous le chaume & dans les champs les paiſibles agriculteurs adouciſſent leurs travaux en faiſant retentir les accens de la joie, de la vertu & du patriotiſme. La carrière eſt ouverte aux talens : eſpérons que les poëtes nous feront oublier les torts des gens de lettres dans la révolution.

Ceci conduit naturellement à parler des ſpectacles. La probité, la vertu, ſont à l'ordre du jour, & cet ordre du jour doit être éternel. Le théâtre ne s'en doute pas, puiſqu'on y voit encore dit-on, tour-à-tour préconiſer les mœurs & les inſulter : il y a peu qu'on a donné *le Cocher ſuppoſé, par Hauteroche.* Pourſuivons l'immoralité ſur la ſcène : de plus, chaſſons-en le jargon par lequel on établit encore entre les citoyens égaux une ſorte de démarcation. Sous un deſpote, Dufreſny, Dancourt, &c. pouvoient impunément amener ſur le théâtre des acteurs qui, en parlant un demi patois, excitoient le rire ou la pitié : toutes les convenances doivent actuellement proſcrire ce ton. Vainement m'objecterez-vous que Plaute introduit dans ſes pièces, des hommes qui articuloient le latin barbare des campagnes d'Auſonie ; que les Italiens, & récemment encore Goldoni, produiſent ſur la ſcène leur marchand vénitien, & le patois bergamaſque de Brighella, &c. Ce qu'on nous cite pour un exemple à imiter, n'eſt qu'un abus à réformer.

Je voudrois que toutes les municipalités admiſſent dans leurs diſcuſſions, l'uſage excluſif de la langue nationale ; je voudrois qu'une police ſage fît rectifier cette foule d'enſeignes qui outragent la grammaire, & fourniſſent aux étrangers l'occaſion d'aiguiſer l'épigramme ; je voudrois qu'un plan ſyſtématique répudiât les dénominations abſurdes des places, rues, quais & autres lieux publics : j'ai préſenté des vues à cet égard.

Quelques ſociétés populaires du midi diſcutent en Provençal :

la néceſſité d'univerſaliſer notre idiôme leur fournit une nouvelle occaſion de bien mériter de la patrie. Eh ! pourquoi la Convention nationale ne feroit-elle pas aux citoyens l'invitation civique de renoncer à ces dialectes, & de s'énoncer conſtamment en français?

La plupart des légiſlateurs anciens & modernes ont eu le tort de ne conſidérer le mariage que ſous le point de vue de la reproduction de l'eſpèce. Après avoir fait la première faute de confondre la nubilité & la puberté, qui ne ſont des époques identiques que chez l'homme de la nature, oublierons-nous que, lorſque des individus veulent s'épouſer, ils doivent garantir à la patrie qu'ils ont les qualités morales pour remplir tous les devoirs de citoyens, tous les devoirs de la paternité ? Dans certains cantons de la Suiſſe, celui qui veut ſe marier doit préalablement juſtifier qu'il a ſon habit militaire, ſon fuſil & ſon ſabre. En conſacrant chez nous cet uſage, pourquoi les futurs époux ne ſeroient-ils pas ſoumis à prouver qu'ils ſavent lire, écrire & parler la langue nationale? Je conçois qu'il eſt facile de ridiculiſer ces vues : il eſt moins facile de démontrer qu'elles ſont déraiſonnables. Pour jouir du droit de cité, les Romains n'étoient-ils pas obligés de faire preuve qu'ils ſavoient lire & nager ?

Encourageons tout ce qui peut être avantageux à la patrie ; que dès ce moment l'idiôme de la liberté ſoit à l'ordre du jour, & que le zèle des citoyens proſcrive à jamais les jargons, qui ſont les derniers veſtiges de la féodolité détruite. Celui qui, connoiſſant à demi notre langue, ne la parloit que quand il étoit ivre ou en colère, ſentira qu'on peut en concilier l'habitude avec celle de la ſobriété & de la douceur. Quelques locutions bâtardes, quelques idiotiſmes prolongeront encore leur exiſtence dans le canton où ils étoient connus. Malgré les efforts de Deſgrouais, les *gaſconiſmes corrigés* ſont encore à corriger. Les citoyens de Saintes iront encore voir leur *borderie*, ceux de Blois leur *cloſerie*, & ceux de Paris leur *métairie*. Vers Bordeaux on défrichera des *landes*, vers Nîmes des *garrigues* ; mais enfin les vraies dénominations prévaudront même parmi les ci-devant Baſques & Bretons, à qui le gouvernement aura prodigué ſes moyens : & ſans pouvoir aſſigner l'époque fixe à laquelle ces idiômes auront entièrement diſparu, on peut augurer qu'elle eſt prochaine.

Les accens feront une plus longue réſiſtance, & probablement les peuples voiſins des Pyrénées changeront encore pendant quelque temps ès *e* muets en *é* fermés, le *b* en *v*, les *f* en *h*. A la Convention nationale on retrouve les inflexions & les accens de toute la France. Les finales traînantes des uns, les conſonnes gutturales ou nazales des autres, ou même des nuances preſque imperceptibles

bles, décèlent presque toujours le département de celui qui parle.

L'organisation, nous dit-on, y contribue. Quelques peuples ont une inflexibilité d'organe qui se refuse à l'articulation de certaines lettres : tels sont les Chinois, qui ne peuvent prononcer la dentale *r;* les Hurons qui, au rapport de la Hontan, n'ont pas de labiale, &c. Cependant si la prononciation est communément plus douce dans les plaines, plus fortement accentuée dans les montagnes; si la langue est plus paresseuse dans le nord & plus souple dans le midi; si, généralement parlant, les Vitriats & les Marseillais grassaient, quoique situés à des latitudes un peu différentes, c'est plutôt à l'habitude qu'à la nature qu'il faut en demander la raison. Ainsi n'exagérons pas l'influence du climat. Telle langue est articulée de la même manière dans des contrées très-distantes; tandis que dans le même pays la même langue est diversement prononcée. L'accent n'est donc pas plus irréformable que les mots.

Je finirai ce discours en présentant l'esquisse d'un projet vaste & dont l'exécution est digne de vous; c'est celui de révolutionner notre langue : j'explique ma pensée.

Les mots étant les liens de la société & les dépositaires de toutes nos connoissances, il s'ensuit que l'imperfection des langues est une grande source d'erreurs. Condillac vouloit qu'on ne pût faire un raisonnement faux sans faire un solécisme, & réciproquement : c'est peut-être exiger trop. Il seroit impossible de ramener une langue au plan de la nature, & de l'affranchir entièrement des caprices de l'usage : le sort de toutes les langues est d'éprouver des modifications; il n'est pas jusqu'aux lingères qui n'aient influé sur la nôtre, & supprimé l'aspiration de l'*h* dans les *toiles d'Hollande*. Quand un peuple s'instruit, nécessairement sa langue s'enrichit, parce que l'augmentation des connoissances établit des alliances nouvelles entre les paroles & les pensées, & nécessite des termes nouveaux. Vouloir condamner une langue à l'invariabilité sous ce rapport, ce seroit condamner le génie national à devenir stationnaire; & si, comme on l'a remarqué depuis Homère jusqu'à Plutarque, c'est-à-dire, pendant mille ans, la langue grecque n'a pas changé, c'est que le peuple qui la parloit a fait très-peu de progrès dans ce laps de siècles.

Mais ne pourroit-on pas au moins donner un caractère plus prononcé, une consistance plus décidée à notre syntaxe, à notre prosodie; faire à notre idiôme les améliorations dont il est susceptible, &, sans en altérer le fonds, l'enrichir, le simplifier, en faciliter l'étude aux nationaux & aux autres peuples? *Perfectionner une langue*, dit Michaelis, *c'est augmenter le fonds de sagesse d'une nation.*

Sylvius, Duclos & quelques autres ont fait d'inutiles efforts pour assujettir la langue écrite à la langue parlée; & ceux qui

proposent encore aujourd'hui d'écrire comme on prononce, seroient bien embarrassés d'expliquer leur pensée, d'en faire l'application, puisque les rapports de l'écriture à la parole étant purement conventionnels, la connoissance de l'une ne donnera jamais celle de l'autre : toutefois il est possible d'opérer sur l'ortographe des rectifications utiles.

2°. Quiconque a lu Vaugelas, Bouhours, Ménage, Hardouin, Olivet & quelques autres, a pu se convaincre que notre langue est remplie d'équivoques & d'incertitudes. Il seroit également utile & facile de les fixer.

3°. La physique & l'art social, en se perfectionnant, perfectionnent la langue : il est une foule d'expressions qui par-là ont acquis récemment une acception accessoire ou même entièrement différente. Le terme *souverain* est enfin fixé à son véritable sens, & je maintiens qu'il seroit utile de faire une revue générale des mots, pour donner de la justesse aux définitions. Une nouvelle grammaire & un nouveau dictionnaire français ne paroissent aux hommes vulgaires qu'un objet de littérature. L'homme qui voit à grande distance, placera cette mesure dans ses conceptions politiques. Il faut qu'on ne puisse apprendre notre langue sans pomper nos principes.

4°. La richesse d'un idiôme n'est pas d'avoir des synonymes ; s'il y en avoit dans notre langue, ce seroient sans doute *monarchie* & *crime*, ce seroient *république* & *vertu*. Qu'importe que l'Arabe ait trois cents mots pour exprimer un serpent ou un cheval ? la véritable abondance consiste à exprimer toutes les pensées, tous les sentimens & leurs nuances. Jamais sans doute le nombre des expressions n'atteindra celui des affections & des idées : c'est un malheur inévitable auquel sont condamnées toutes les langues ; cependant on peut atténuer cette privation.

5°. La plupart des idiômes, même ceux du nord, y compris le russe qui est fils de l'esclavon, ont beaucoup d'imitatifs, d'augmentatifs, de diminutifs & de péjoratifs. Notre langue est une des plus indigentes à cet égard ; son génie paroît y répugner : cependant, sans encourir le ridicule qu'on répandit avec raison sur le bouffouflage scientifique de Baif, Ronsard & Jodelet, on peut se promettre quelques heureuses acquisitions ; déja Pougens a fait une ample moisson de privatifs, dont la majeure partie sera probablement admise.

Dans le dictionnaire de Nicod, imprimé en 1606, sous le *Z* il n'y avoit que six mots ; dans celui de la ci-devant académie française, édition de 1718, il y en avoit douze ; sous la syllabe *Be*, Nicod n'avoit que 45 termes ; celui de l'académie, même édition, en avoit 217, preuve évidente que dans cet intervalle l'esprit humain a fait des progrès, puisque ce sont les inventions

nouvelles qui déterminent la création des mots ; & cependant Barbaſan, la Ravalière, & tous ceux qui ont ſuivi les révolutions de la langue françaiſe, déplorent la perte de beaucoup d'expreſſions énergiques & d'inverſions hardies exilées par le caprice, qui n'ont pas été remplacées, & qu'il ſeroit important de faire revivre.

Pour compléter nos familles de mots, il eſt encore d'autres moyens : le premier ſeroit d'emprunter des idiômes étrangers les termes qui nous manquent, & de les adapter au nôtre, ſans toutefois ſe livrer aux excès d'un néologiſme ridicule. Les Anglais ont uſé de la plus grande liberté à cet égard, & de tous les mots qu'ils ont adoptés, il n'en eſt pas, ſans doute, de mieux naturaliſé chez eux, que celui de *perfidiouſneſs*.

Le ſecond moyen, c'eſt de faire diſparoître toutes les anomalies réſultantes, ſoit des verbes réguliers & défectifs, ſoit des exceptions aux règles générales. A l'inſtitution des ſourds-muets, les enfans qui apprennent la langue françaiſe ne peuvent concevoir cette bizarrerie, qui contredit la marche de la nature dont ils ſont les élèves ; & c'eſt ſous ſa dictée qu'ils donnent à chaque mot décliné, conjugué ou conſtruit, toutes les modifications qui, ſuivant l'analogie des choſes, doivent en dériver.

« Il y a dans notre langue, diſoit un royaliſte, une hiérarchie de » ſtyle, parce que les mots y ſont claſſés comme les ſujets dans » une monarchie. » Cet aveu eſt un trait de lumière pour quiconque réfléchit. En appliquant l'inégalité des ſtyles à celle des conditions, on peut tirer des conſéquences qui prouvent l'importance de mon projet dans une démocratie.

Celui qui n'auroit pas ſenti cette vérité, ſeroit-il digne d'être légiſlateur d'un peuple libre ? Oui, la gloire de la Nation & le maintien de ſes principes commandent une réforme.

On diſoit de Quinaut qu'il avoit *déſoſſé* notre langue par tout ce que la galanterie a de plus efféminé, & tout ce que l'adulation a de plus abject. J'ai déja fait obſerver que la langue françaiſe avoit la timidité de l'eſclavage, quand la corruption des courtiſans lui impoſoit des lois : c'étoit le jargon des coteries & des paſſions les plus viles. L'exagération du diſcours plaçoit toujours au-delà ou en-deçà de la vérité. Au lieu d'être *peinés* ou *réjouis*, on ne voyoit que des gens *déſeſpérés* ou *enchantés* : bientôt il ne ſeroit plus reſté rien de laid ni de beau dans la nature ; on n'auroit trouvé que de *l'exécrable* ou du *divin*.

Il eſt temps que le ſtyle menſonger, que les formules ſerviles diſparoiſſent, & que la langue ait par-tout ce caractère de véracité & de fierté laconique qui eſt l'apanage des républicains. Un tyran de Rome voulut autrefois introduire un mot nouveau : il échoua, parce que la légiſlation des langues fut toujours démocratique. C'eſt

précisément cette vérité qui vous garantit le succès. Prouvez à l'univers qu'au milieu des orages politiques, tenant d'une main sûre le gouvernail de l'état, rien de ce qui intéresse la gloire de la nation ne vous est étranger.

Si la Convention nationale accueille les vues que je lui soumets au nom du comité d'instruction publique, encouragés par son suffrage, nous ferons une invitation aux citoyens qui ont approfondi la théorie des langues pour concourir à perfectionner la nôtre, & une invitation à tous les citoyens pour universaliser son usage. La nation, entièrement rajeunie par vos soins, triomphera de tous les obstacles; & rien ne ralentira le cours d'une révolution qui doit améliorer le sort de l'espèce humaine.

DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'instruction publique, décrète :

Le comité d'instruction publique présentera un rapport sur les moyens d'exécution pour une nouvelle grammaire & un vocabulaire nouveau de la langue française. Il présentera des vues sur les changemens qui en faciliteront l'étude & lui donneront le caractère qui convient à la langue de la liberté.

La Convention décrète que le rapport sera envoyé aux autorités constituées, aux sociétés populaires & à toutes les communes de la République.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

854